

Or l'agrément de sa personne ne touche les esprits qu'à une condition : que d'avance il dise les paroles attendues et dans le sens qui les fait le mieux accueillir. Il ne s'agit pas de s'adresser à un ouvrier comme à un ingénieur, et à une femme du peuple comme à une duchesse. Ainsi à une vessie démocratique on demandera si "sa pisse" va bien ; par contre à une vessie aristocratique : vos urines vont-elles normalement, madame ? C'est une question de doigté.

* * *

N'oublions pas que tout malade est un peu égoïste. Il veut qu'on s'occupe surtout de lui. Quelquefois, histoire de se vanter, le médecin pourra conter ses succès dans tel ou tel cas. Attention à la susceptibilité du malade. A ses yeux, son histoire seule est intéressante ; celle des autres ne l'est guère. Quant aux paroles d'ordre non directement médical qu'il prononcera au cours de sa visite, elles ne devront avoir en vue que la personne du malade. Que dire qui puisse l'intéresser ? A la perspicacité du médecin de discerner le tour de conversation qui agréera à ses goûts. Chaque être humain est doué d'une variété d'amour propre qui lui est particulièrement personnelle. Il faudra appuyer à l'occasion sur cette pédale, mais avec tact et avec mesure. Ce tour imprimé à la conversation flattera la vanité du client, augmentera la confiance en son médecin ; puis réjoui et amélioré, il chantera sur les toits les louanges de son bienfaiteur.

* * *

Quant au résultat de la maladie il ne faut jamais voir en noir. Tant qu'il reste une lueur d'espérance, il faut se rattacher à elle, inspirer confiance, rappeler comment dans la vie l'expérience enseigne de ne jamais se prononcer en termes trop absous. Une part d'inconnu existe dans toute maladie. Délibérément considérons-la comme favorable. Le malade ne demande pas mieux ; et des encouragements qui lui seront donnés, il tirera matière à ressource d'énergie nouvelle. Le médecin n'a pas le droit de se montrer pessimiste,—car l'optimisme chez lui est une forme de la bonté, et sans la bonté la médecine n'existe pas.

* * *

Il n'y a pas que le médecin qui doive chercher à plaire à son malade, le chirurgien également. Opérer avec habileté, telle est bien la première condition de réussite pour un chirurgien, mais ce n'est pas tout. Les plus haut panachés même parlent à leurs opérés avec leur cœur. Leur tâche ne s'épuise point dans l'accomplissement de rite opératoire. Cet opéré est un être qui s'angoisse et qui souffre. Le soulagement et la guérison ne sont rien si le moral reste malade. Nous savons des chirurgiens qui,